

Itinéraires des nouveaux chrétiens à Lima. Le procès de Manuel Bautista Pérez et la " grande complicité " (1635-1639)

Aliocha Maldavsky

▶ **To cite this version:**

Aliocha Maldavsky. Itinéraires des nouveaux chrétiens à Lima. Le procès de Manuel Bautista Pérez et la " grande complicité " (1635-1639). Caravelle. Cahiers du monde hispanique et luso-brésilien, 2000, 74 (1), pp.41 - 59. 10.3406/carav.2000.1226 . hal-01675142

HAL Id: hal-01675142
https://hal.parisnanterre.fr/hal-01675142

Submitted on 4 Jan 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

C.M.H.L.B. Caravelle
n° 74, p. 41-59, Toulouse, 2000

Itinéraires des nouveaux chrétiens à Lima. Le procès de Manuel Bautista Pérez et la « grande complicité » (1635-1639)

PAR

Aliocha MALDAVKY

Université de Paris X - Nanterre

Persée creative commons

Dans la soirée du 23 janvier 1639 Manuel Bautista Pérez, riche marchand liménien, meurt sur le bûcher d'avoir refusé l'aveu de judaïsme que depuis quatre ans l'Inquisition de Lima tentait de lui arracher. Le procès inquisitorial[1], intenté à ce descendant de juifs convertis au catholicisme, s'inscrit dans le cadre d'une vague de persécutions à l'encontre des Portugais de la capitale de la vice-royauté. La « Grande Complicité », ainsi nommée par les inquisiteurs eux-mêmes, en raison des dénonciations en chaîne et croisées, qui menèrent soixante-quatre personnes dans les geôles du Saint-Office, touche la communauté des Lusitaniens de Lima, soupçonnés de pratiquer ensemble le judaïsme. Elle débute en mars 1635 et culmine, quatre ans plus tard, lors de l'autodafé du 23 janvier 1639 et de la condamnation au bûcher de Manuel Bautista Pérez, parmi dix autres accusés.

Ce procès est un fragment infime des archives produites par l'Inquisition, mais il offre une unité réduite et homogène. Il donne une sorte d'instantané des motivations de l'institution, de son idéologie, de ses activités et de ses méthodes. Il est aussi « la trace brute de vies qui ne demandaient aucunement à se raconter ainsi »[2]. Accusés et témoins, les principaux acteurs se racontent, dans leur vie quotidienne, dans leurs conversations. Les actes du procès mêlent intimement deux temps : celui

---

[1] Les actes du procès de Manuel Bautista Pérez comportent 452 folios. Il s'agit d'un des rares procès péruviens conservés à l'Archivo Histórico Nacional de Madrid (A.H.N. Inquisición, Legajo 1647[3], n° 13 : (PROCÈS dans la suite des notes), la documentation de l'Inquisition péruvienne ayant presque toute disparu.

[2] Arlette Farge, *Le goût de l'archive*, Paris, 1989, 152 pages, p. 12.

de la parole, de l'interrogatoire, et celui de l'épisode raconté. Mise en abyme trompeuse si on se laisse trop bercer par ce dépaysement dans le temps, car il s'agit d'un acte de parole contraint, parfois par la torture.

Ce discours contraint sur soi, centré sur la faute du judaïsme, pouvait peut-être permettre de cerner une attitude religieuse marquée par « le dilemme de l'impossible » [3] ; autrement dit, l'incapacité de choisir entre une assimilation à la religion catholique qui met fin au judaïsme, et la persistance dans des pratiques mosaïques tronquées, malgré la menace inquisitoriale. Quel pouvait être ce crypto-judaïsme des nouveaux chrétiens installés aux Amériques, loin des centres juifs européens ? Quelles étaient les caractéristiques de ce « dilemme de l'impossible », dans une ville aussi excentrée que Lima, en comparaison avec Mexico ? Au regard d'un problème aussi intime que la conviction religieuse profonde, les actes d'un procès, aussi détaillés soient-ils, s'avèrent insuffisants. Comment cerner un individu qui parle sous la contrainte de questions préfabriquées et de la torture, et dont les réponses subissent le filtre du greffier ?

Sans répondre totalement à la question de l'identité religieuse, le procès lève le voile sur la situation précaire d'un groupe d'individus, les marchands portugais de Lima, qui naviguent entre une marginalité presque imperceptible et l'exclusion radicale du corps social, consacrée par l'événement inquisitorial. Il est aussi le récit du périlleux chemin vers l'intégration qui fut fatal à Manuel Bautista Pérez.

1. L'Inquisition dans le Nouveau Monde : la foi et la norme

Les motivations

D'un point de vue religieux, la découverte de l'Amérique correspond à l'ouverture d'un espace vierge pour la foi. Un espace idéal pour le projet de construire un véritable Nouveau Monde. Conforme au catholicisme régnant en Espagne et exempt de toute hétérodoxie, judaïque, musulmane ou réformée, ce Nouveau Monde doit réunir des conditions de « pureté » difficiles à réaliser en Europe. La découverte d'êtres humains « innocents », totalement étrangers à la Chrétienté, place les évangélisateurs face au défi de créer des chrétiens « parfaits ».

A la fin du XVI[e] siècle, l'Inquisition s'installe aux Indes Occidentales pour jouer le même rôle normalisateur qu'en Europe, et sanctionne par la même occasion l'échec de cet utopique Nouveau Monde[4]. Un

---

[3] Solange Alberro, *Inquisition et société au Mexique, 1571-1700*, Mexico, 1988, p. 199.

[4] Sur l'Inquisition en Espagne : Bartolomé Bennassar, *L'Inquisition espagnole*, Paris, 1979, 402 pages, p. 371. Voir aussi : Pierre Chaunu, "Inquisition et vie quotidienne dans l'Amérique espagnole au XVII[e] siècle", *Annales E.S.C.*, vol. XI, Paris, 1956, p. 228-236 ; Jean Pierre Dedieu, "Les causes de foi de l'Inquisition de Tolède (1483-1820)", *Mélanges de la Casa Velázquez*, t. XIV, Paris, 1978, p. 143-171 ; Antonio Domínguez Ortiz,

responsable de l'ordre de Saint Augustin au Pérou écrit à Philippe II : « Tout ce qui touche à la spiritualité s'est trouvé et se trouve très en déclin en ces royaumes : ce qui n'a pas profité à l'endoctrinement des naturels. Cela est dû aux très mauvais exemples donnés en ces terres et à la négligence des prélats »[5]. L'Inquisition doit être la gardienne de l'intégrité de la foi, qui participe de l'unité de la couronne espagnole. Elle exerce un contrôle aussi bien religieux que social, en s'attaquant en Amérique à des délits aussi divers que le judaïsme, la sorcellerie, la bigamie, « la sollicitation des prêtres », et parfois le protestantisme.

Les méthodes : le discours vers l'aveu

Garant de la norme officielle, l'inquisiteur débusque l'hérésie. Le travail qu'il entreprend avec l'accusé consiste à lui faire prononcer le nom de son crime, à avouer, dans un geste libérateur et susceptible de le faire réadmettre au sein de l'Eglise catholique.

Les actes du procès de Manuel Bautista Pérez illustrent ce mécanisme. Dans un premier temps le délit n'est pas nommé. L'inquisiteur exhorte l'accusé à « décharger sa conscience » à quatre reprises, sans aucune précision. S'il refuse l'aveu spontané, comme Manuel Bautista Pérez, le personnage du procureur intervient pour lire l'acte d'accusation, dans lequel le nom du délit est clairement énoncé.

Le procès de Manuel Bautista Pérez se construit dans ses étapes successives sur la base des interrogatoires d'une trentaine de témoins à charge, eux-mêmes inculpés, rapportés par les secrétaires d'audience, et de la réponse, toujours négative, de l'accusé principal. L'essentiel du texte est un discours narratif qui met en scène le délit et le décline en ses diverses manifestations. Sans jamais être nommés, les témoins ne cessent

---

"Inquisición y Estado en la España de los Austrias", in *État et Église dans la genèse de l'État moderne*, Madrid, 1986, p. 157-164.

Pour le continent américain et le Pérou : José Toribio Medina, *Historia del Santo Oficio de la Inquisición en Lima*, deux volumes, Santiago du Chili, 1887 ; *Historia del Santo Oficio de la Inquisición de Cartagena de las Indias*, Santiago du Chili, 1899, 458 pages ; *El tribunal del Santo Oficio en el Río de la Plata*, Santiago du Chili, 1899, 424 pages ; Joaquín Pérez Villanueva, Bartolomé Escandell Bonet, *Historia de la Inquisición en España y América*, Madrid, 1984, 1548 pages ; pour le Pérou voir : Paulino Castañeda Delgado, Pilar Hernández Aparicio, *La Inquisición en Lima*, t. 1, 1570-1635, Madrid, 1989, 526 pages. Pour le Mexique voir : José Toribio Medina, *Historia de la Inquisición de México*, Santiago du Chili, 1905, 574 pages ; Solange Alberro, *Inquisition et société au Mexique, 1571-1700*, México, 1988, 491 pages.

Une vision d'ensemble de la bibliographie dans Ramos, Gabriela et Urbano Henrique, "Inquisición en América Latina. Guía bibliográfica", in *Inquisición y sociedad en América Latina, Cuadernos para la historia de la evangelización en América Latina*, n° 4, Lima, Centro de Estudios Rurales Andinos Bartolomé de las Casas, Cuzco, 1989.

5 Cité par José Toribio Medina, *Historia del Santo Oficio de la Inquisición de Lima (1569-1820)*, t. 1, Santiago du Chili, 1887, p. 10.

de proférer la mise en scène rétrospective de l'accusé en train de fauter. L'inquisiteur n'intervient presque jamais sur la nature du délit. Il ne s'immisce que très rarement dans ce discours dépersonnalisé qu'il fait entendre à l'accusé, pour le convaincre d'avouer sa faute. Il lui rapporte simplement ce qui se dit sur lui sans jamais s'approprier explicitement ce discours.

Sur la scène de l'interrogatoire la distribution des rôles est claire. L'inquisiteur incarne le double pouvoir de punir et de pardonner. Par la torture il punit l'absence d'aveu. Il n'accuse pas, ce qui lui donne un statut de confesseur, presque de père. C'est à l'accusé de proférer l'aveu, de nommer son propre crime, de se nommer comme fautif, de nommer ses complices et de désigner cette altérité qui le met au ban du corps social. Cette opération a d'abord lieu dans le secret de l'interrogatoire, puis lors de la publication de la sentence, lisse et implacable, au cours de l'autodafé.

Manuel Bautista Pérez meurt sur le bûcher le 23 janvier 1639 d'avoir refusé l'aveu. Son attitude, qui consiste à nier toute altérité, pose le problème de sa « culpabilité », c'est-à-dire de son crypto-judaïsme et donc de son identité religieuse ; mais surtout de son statut dans la communauté marchande des Portugais de Lima, et de l'idée qu'il pouvait se faire de sa place dans la société coloniale.

2. La communauté des nouveaux chrétiens à Lima

Les « maîtres du commerce »

> *Se habían señoreado del trato de la mercancía que desde el brocado al sayal y desde el diamante al comino todo corría por sus manos. El castellano que no tenía por compañero de tienda a un portugués le parecía no había de tener suceso bueno. Atravesaban una flota entera con crédito que se hacían unos a otros, sin tener caudal de consideración, y repartían con la ropa sus fatores, que son de la misma nación, por todo el reino. Los adinerados de la ciudad, viendo la máquina que manejaban y su gran ostentación, les daban a daños, con lo que pagaban a sus corresponsales...* [6]

C'est ainsi que les inquisiteurs eux-mêmes font le bilan de « la Grande Complicité ».

Le parcours de l'accusé principal correspond assez bien à celui de nombreux nouveaux chrétiens portugais, émigrés en Espagne puis dans le Nouveau Monde. Né vers 1590, Manuel Bautista Pérez appartient à une famille de *conversos* portugais, qui s'installent en Espagne au début du

---

[6] Cité par Gonçalo de Reparaz, *Os Portugueses no vice-reinado do Peru (seculos XVI e XVII)*, Lisbonne, 1976, 147 pages, p. 30.

XVII^e siècle pour échapper à l'Inquisition portugaise. Attiré sans doute par la perspective de faire fortune, comme beaucoup de ses compatriotes, il nourrissait peut-être l'espoir de jouir en Amérique d'une relative liberté religieuse. A partir de 1607, il s'embarque comme négrier entre l'Afrique et les Caraïbes, puis s'installe définitivement à Lima en 1619, avec Sebastián Duarte, un compatriote rencontré à Carthagène des Indes, associé en affaires et par la suite en disgrâces.

Les documents nous éclairent très partiellement sur la vie personnelle des accusés-témoins et leur origine sociale. Tous ont vu le jour dans la péninsule ibérique. Comme Manuel Bautista Pérez tous ont mené une vie de déplacements et de voyages transatlantiques et s'installent à Lima, soit temporairement, soit définitivement. Protagonistes d'une même aventure, victimes des mêmes discriminations, les Portugais arrêtés par l'Inquisition de Lima à partir de 1634, forment surtout une communauté de métier. Tous exercent des activités en rapport étroit avec le commerce (*mercader, corredor de negros,* négociant en vins, *criado*), et participent de près ou de loin aux échanges dans la capitale de la vice-royauté, à une échelle régionale et internationale.

Ils constituent un pôle important dans les échanges entre le Pérou et le reste du monde, à titre d'intermédiaires. La dispersion de leurs concitoyens, présents en Extrême-Orient, au Mexique, en Amérique Centrale, en Afrique et en Europe, leur permet de bénéficier de réseaux de relations complexes et étendus, tissés à mesure de leurs propres déplacements. Manuel Bautista Pérez a des correspondants en Guinée, à Lisbonne, Séville, Mexico, Veracruz, Guatemala, Panama, Carthagène des Indes, Potosí et Santiago du Chili.

Sur la base de ces réseaux de relations, les Portugais de Lima jouent un rôle primordial dans le transport et la diffusion des richesses du Pérou, notamment l'argent des mines de Potosí. « Ils furent les grands agents de la diffusion du *real de a ocho* en Asie continentale et insulaire »[7]. Une fois l'an, entre mars et avril, la flotte prend le départ du port péruvien du Callao, pour rejoindre Panamá et faire parvenir l'argent du Pérou dans le continent européen. Ce départ annuel scande l'existence des Liméniens et en particulier celle des marchands, directement concernés dans leurs affaires, au point de dater dans leurs témoignages les événements des années précédentes en fonction du départ de la flotte. Signe de la régularité de la circulation des richesses, et donc du paiement des crédits contractés avec les correspondants lointains, celui-ci symbolise la bonne marche des affaires.

Comme ailleurs en Amérique, les Portugais de Lima, et Pérez en particulier, doivent leur prospérité à la traite. Risqué et coûteux, le commerce de la main-d'œuvre noire africaine est lucratif s'il repose sur une bonne organisation. Manuel Bautista Pérez reste à Lima pour mener

---

[7] G. de Reparaz, *op. cit.*, p. 27.

à bien les ventes, Sebastián Duarte effectue les voyages à Carthagène et aux foires de Portobelo. Un témoin évoque l'arrivée d'une cargaison de Noirs pour le compte de Manuel Bautista Pérez, vers novembre 1634 [8]. Après leur arrivée, les Noirs destinés à la vente sont parqués dans les baraquements du quartier de San Lázaro, à la périphérie de Lima, où les survivants sont nourris, soignés et préparés à être vendus. Un des témoins à charge, courtier dans la vente et l'achat d'esclaves, se promenait près de ces baraques lorsque Manuel Bautista Pérez s'est approché de lui, et lui a demandé d'effectuer une vente pour son compte[9]. Il n'y a aucune mention dans les documents d'un marché aux esclaves spécifique. Les transactions s'effectuent dans la discrétion des relations personnelles, et généralement au compte-gouttes [10]. Fournisseur d'esclaves pour la Compagnie de Jésus de Lima, Pérez est depuis dix ans en contact avec le P. Alonso Fuentes de Herrera, procurateur [11] de la province du Pérou et témoin à décharge [12]. Nous ne disposons que de chiffres incomplets sur ce type de transaction. Néanmoins, les sommes engagées sont considérables. En 1621 ou 1622, Manuel Bautista Pérez est chargé par un très riche marchand, portugais lui aussi [13], de transporter en Terre Ferme plus de soixante mille pesos en barres d'argent et en *reales* afin d'y payer des dettes et d'acquérir des esclaves à Panamá pour quelque vingt mille pesos [14]. En 1631, son associé se rend à Carthagène pour acheter 473 esclaves pour un total de 130.495 pesos payables sur trois ans [15].

Dans la mesure où les documents ne portent pas de manière spécifique sur les transactions commerciales dans leur ensemble, le rôle de chacun dans la chaîne de distribution des marchandises est malaisé à connaître avec précision. Cependant les affaires brassées sont d'une grande variété. Outre la vente d'esclaves, Manuel Bautista Pérez fait le commerce des vêtements de Castille qu'il reçoit d'un correspondant au

---

8 PROCÈS, f. 141.

9 Enrique Núñez de Espinosa. PROCÈS, folio 40.

10 Frederick P. Bowser, *El esclavo africano en el Perú colonial*, Mexico, 1977, 430 pages, p. 91.

11 Le rôle du procurateur de province est de veiller à la santé financière de la Compagnie.

12 PROCÈS, folio 365 v.

13 Garci Méndez de Dueñas. Au moment de son arrestation par l'Inquisition en 1623, sa fortune s'élévait à 124 603 *reales de a ocho*, déposés dans une banque de Lima, et à 40 000 pesos de marchandises de Chine en vente dans la rue des Marchands. Il mourut en prison deux ans plus tard et fut brûlé en effigie. G. de Reparaz, *op. cit.*, p. 25. Sur cette affaire cf. PROCÈS, folios 1 à 16.

14 PROCÈS, folio 14.

15 Archivo Nacional de Chile, fonds Vicuña Mackenna, vol. 78 (1), cité par R. Millar Corbacho, "Las confiscaciones de la Inquisición de Lima a los comerciantes de origen judio-portugués de la «Gran Complicidad» de 1635", *Revista de Indias*, vol. XLII, Madrid, 1983, p. 27-58, p. 42.

Mexique[16]. Selon René Millar Corbacho[17], avec son associé, il aurait installé une boutique dès leur arrivée à Lima en 1619. Ils faisaient également le commerce de perles, de bijoux, de civette, d'indigo, de vêtements de Castille et de Chine[18]. Spécialiste des produits coûteux et de luxe, Pérez vendait directement dans sa boutique, mais faisait aussi office de grossiste pour de nombreux petits commerçants de la rue des Marchands et de la Plaza Mayor de Lima, où les témoins le rencontrent souvent. Les inquisiteurs le décrivent aussi comme un intermédiaire dans le sud du Pérou, où de nombreuses personnes lui doivent de l'argent. Après la confiscation de ses biens, les inquisiteurs prétendaient demander des comptes à ses débiteurs de Ica, Arequipa, Arica, Cañete, Pisco et Chincha. Ils étaient au moins treize, pour un total de 15.719 pesos de dettes, dans une fourchette de 440 à 3.274 pesos chacun. Il sert également d'intermédiaire à l'exportation. Un témoin à charge déclare s'être rendu chez Pérez pour lui acheter des caisses de pêches à cet effet[19].

Manuel Bautista Pérez exerce à Lima une activité de grossiste intermédiaire dans la vente et l'achat de marchandises, distribuées ensuite par les petits commerçants de la ville ou les marchands ambulants qui se déplacent dans la région. Par conséquent, sans prendre des risques majeurs, il joue un rôle important dans le système de distribution et d'approvisionnement de la ville et de la région, et représente le sommet d'un ensemble qui repose sur la communauté de Portugais de Lima, base de sa réussite.

Famille, religion et nationalité : les facteurs de solidarité

Il n'est pas aisé de cerner et de définir les fondements de la foi et de la pratique judaïque des nouveaux chrétiens encore attachés à la religion ancestrale. Selon Cecil Roth, on connaît le marrane négativement, en raison de son refus d'accepter le christianisme malgré la persécution, de sa non-croyance dans les dogmes de l'Église et de son manque d'égards vis-à-vis de ses préceptes. « Coupé de ses racines, privé même du soutien de la littérature, le marranisme ne pouvait pas préserver dans son intégralité la tradition juive »[20]. Il n'est par conséquent pas de pratique uniforme.

Le discours des témoins s'articule en grande partie autour du moment où ils ont déclaré leur judaïsme, à Manuel Bautista Pérez ou à d'autres.

---

16 Selon Luis de Lima, PROCÈS, f. 136.

17 R. Millar Corbacho, *op. cit.*, p. 41.

18 R. Millar Corbacho, *op. cit.*, p. 42.

19 Amaro Dionis. PROCÈS, folio 198 v.

20 C. Roth, *Histoire des Marranes*, Paris, 1990, 341 pages, p. 135.

Les inquisiteurs nomment cela les « communications entre Juifs »[21]. Au sein du groupe de Portugais de Lima, les individus sont amenés à se rencontrer, par leurs activités commerciales, leurs relations d'amitié ou de famille. Dans une ville siège du Saint-Office, où le danger des dénonciations ne peut être pris à la légère, la première démarche consiste en la reconnaissance mutuelle. De même que l'aveu fonde la vérité pour le fonctionnaire de l'Inquisition, la parole, éphémère et sans traces, qui exprime l'attachement à la loi de Moïse, fait sens pour celui qui la prononce comme pour celui qui la reçoit.

Profession de foi au sens strict, c'est une démarche de reconnaissance mutuelle, à partir de laquelle un individu s'intègre dans un groupe, à la faveur d'un même secret. Tous les témoins, même les moins bavards, relatent leur expérience de ce passage du silence à la parole. Jorge de Silva déclare que

> Manuel Bautista Pérez y Sebastian Duarte son judíos y guardan la ley de Moyses y se ha comunicado con ellos...Y dio principio a la plática de la ley de Moyses el dicho Sebastian Duarte después de averse declarado todos tres que heran christianos nuevos.

Un autre témoin, Amaro Dionis, déclare que, vers janvier 1635, il s'est rendu chez Manuel Bautista Pérez avec un autre Portugais, Antonio Gómez de Acosta. Ils l'ont trouvé dans son bureau avec Luis de Vega et Sebastián Duarte, ses beaux-frères. Ce dernier informe Pérez qu'il peut parler de la loi de Moïse avec Dionis car celui-ci l'observe aussi. Le maître de maison lui demande alors ce qu'il en sait, et il répond qu'il la connaît très peu[22]. De ces témoignages on peut déduire l'importance du discours qui, de profession de foi, évolue en pratique. Lorsque le pas dangereux de briser le silence est franchi, les difficultés à agir font du discours un substitut du rite. Ce discours porte alors essentiellement sur les motivations du judaïsant. Plusieurs témoins déclarent avoir commencé à judaïser après leur arrivée aux Indes, quelques-uns en Espagne. Et il apparaît que seulement l'un d'entre eux, qui s'est rendu à Anvers, a fait l'expérience de la liberté religieuse.

Dans son témoignage sur l'initiation de Pérez, Sebastián Duarte fournit les principaux arguments de son attachement au judaïsme, qui lui auraient été donnés par un autre marchand portugais, Garci Méndez de Dueñas, rencontré à Lima en 1622.

> Persuadió el dicho Garci Mendez muchas veces al dicho Manuel Bautista Pérez que vivía engañado en guardar la ley de los cristianos porque en ella no se podía salvar, que se pasase a la ley de Moyses y la guardase y tendría buenos sucesos en sus contrataciones y le haría el señor muy rico y que la

---

21 "Comunicaciones de judíos".

22 PROCÈS, folio 193 v.

> siguiese por un tiempo y sino le fuese bien en ella en las ganancias la dexase.

Leitmotiv dans les déclarations des témoins, la question du salut dans la loi de Moïse plutôt que dans celle de Jésus fait figure d'unique justification spirituelle de leur attachement au judaïsme. Même si « les Juifs voulaient gagner leur 'place dans le monde à venir', un tel désir était étranger au drame métaphysique attaché par les catholiques au thème du salut »[23]. Qu'elle ait été vraiment prononcée par les prévenus ou intégrée dans leur discours par les inquisiteurs, la formule du salut n'a pas de sens positif. Elle exprime essentiellement le refus du catholicisme. Elle révèle aussi l'ignorance des nouveaux chrétiens quant aux principes du judaïsme. En l'absence de livres sacrés, le marranisme transfère un concept chrétien, produit de l'éducation catholique, dans le vide spirituel de la religion oubliée et néanmoins désirée, s'acheminant vers une forme de syncrétisme.

Dans ce désir de donner une signification à une foi sans substance, et en l'absence d'une pratique quotidienne et conforme à la tradition, la formule du salut devient fondement et rite à la fois. La prononcer c'est proférer sa foi et la réaliser. De nombreux témoins rapportent que chez Manuel Bautista Pérez se tenaient des réunions[24] au cours desquelles les participants déclaraient

> Todos juntos y cada uno de por sí que guardaban la ley de Moyses pensando salvarse en ella porque essa era la buena.

La solennité que reflètent ces propos, est un signe de la valeur cérémonielle de ces réunions, où la parole seule fait office d'action rituelle.

A la faiblesse de la formule du salut comme justification fait pendant l'idée matérialiste que la loi de Moïse rend prospère celui qui l'observe. Nous n'avons pas affaire à des mystiques ou à des théologiens, mais à des individus soucieux de leur bien-être et avides de richesses. Si effectivement la question de leur salut ne se résout pas très clairement au royaume des cieux dans leur judaïsme, la réponse doit se situer sur terre, ici et maintenant, dans la réalisation de leurs désirs immédiats. Embrasser le judaïsme revêt par conséquent une signification utilitaire. Lorsque l'idée d'un principe transcendant a perdu toute substance, le nouveau chrétien se réfugie dans un monde de l'immanence, et le salut prend la forme de la prospérité. Attribuée aux bienfaits de Dieu, celle-ci est en fait le résultat de la solidarité mutuelle qui règne dans la communauté. Et la religion clandestine trouve alors amplement sa justification sociale.

L'importance conférée à la profession de foi et au discours s'explique par la difficulté de l'observance des rites et par la conscience des limites

---

23 Yirmiyahu Yovel, *Spinoza et autres hérétiques*, Paris, 1991, 556 pages, p. 39.

24 De là vient l'interprétation qui fit de la maison de Pérez une synagogue.

du savoir en matière de loi mosaïque. Lors des interrogatoires les témoins sont amenés à détailler la teneur de leurs pratiques dans l'observance du judaïsme. Elles se résument au sabbat, à quelques prières, à certains interdits alimentaires et à des jeûnes réguliers ou ponctuels.

Les judaïsants portugais du Pérou disent observer le sabbat, qui est au centre de la vie religieuse du judaïsme. Ce jour de repos commence dès le vendredi soir avec l'allumage des bougies et se prolonge jusqu'au lendemain soir. Un des témoins raconte qu'à cette occasion il s'abstient de travailler, porte ses meilleurs vêtements, et change le linge de toute la maison[25]. Ce jour de fête est commun à tous les témoins qui décrivent leurs pratiques. Cependant, son observance est sporadique en raison d'obligations sociales ou professionnelles.

Religion traditionnellement du quotidien, où les gestes domestiques sont vécus comme autant de signes de son observance, le judaïsme souffre ici de la condition de sa survie. Sa limitation au strict minimum le préserve et le modifie simultanément. Le témoin Luis de Vega « Ha guardado algunos sábados *interiormente* por fiesta ». (C'est nous qui soulignons). Il a remplacé le geste rituel par la pensée et repoussé l'action en deçà du discours, dans le silence.

Conscients du danger de cette réduction, les individus concernés s'en affligent et insistent sur l'importance de pratiques telles que le jeûne. Tenu pour une des voies du repentir, il s'effectue à six occasions précises dans l'année juive, et il est recommandé de ne pas en abuser. Or à Lima, les judaïsants tentent de s'y plier deux fois par semaine, généralement le mardi et le vendredi afin, sans doute, de concentrer leur pratique en un rite difficile à observer et compatible avec les pratiques catholiques.

La pénétration des rites juifs au sein du foyer pose le problème de la place de la famille et de la femme dans le crypto-judaïsme péruvien. Alors que le judaïsme fait du mariage l'étape indispensable pour atteindre la maturité et de l'homme sans femme un être incomplet[26], les crypto-juifs de Lima pensent l'épouse comme un obstacle[27]. Parmi les témoins, sept seulement déclarent être mariés. Récemment arrivés, ou pas assez riches pour faire venir une nouvelle chrétienne de la péninsule, les autres sont restés célibataires. Rien dans les témoignages ne permet de savoir le rôle précis des femmes dans le crypto-judaïsme péruvien, alors que les historiens les situent au centre de l'initiation au judaïsme. Ils voient dans

---

25 Antonio Gómez de Acosta. PROCÈS, f. 169 v.

26 Willy Bok, "La politique matrimoniale du Talmud", *Le célibat. L'homme sans compagne, la femme sans compagnon, Séminaire d'étude des rôles familiaux*, Bruxelles, 1974, p. 51-70, p. 51.

27 Selon de nombreux témoins, Manuel Bautista Pérez et Sebastián Duarte, se plaignaient de la présence de leurs épouses, obstacle à la pratique du jeûne, et estimaient préférable d'être célibataire pour observer les rites correctement et sans risques. Selon Sebastián Duarte, "Se lastimavan mucho el uno como el otro de que las mujeres les embaraçasen". PROCÈS, f. 157 v.

la religion clandestine un moyen pour les femmes de se forger une position importante au sein de la communauté[28].

Sur ce point, les témoignages se contredisent. Des témoins déclarent que Pérez et son beau-frère devaient s'absenter de chez eux pour pratiquer les jeûnes. Mais des témoins vieux-chrétiens déclarent que la femme de l'accusé, qui avait été élevée par la grand-mère de Manuel Bautista Pérez, brûlée par l'Inquisition de Séville, prenait soin d'acheter la partie antérieure du mouton et demandait à sa cuisinière de préparer la viande conformément aux prescriptions alimentaires du judaïsme[29]. Par conséquent, soit les femmes étaient au courant, et les hommes les protègent, y compris lorsqu'ils évoquent leur propre judaïsme (on peut alors assimiler leurs usages alimentaires à des rites conscients, observés en vertu d'un rôle strictement limité à la sphère domestique), soit elles ignorent tout de la religion clandestine de leurs époux et leurs habitudes alimentaires résulteraient de la transmission séculaire d'usages domestiques, dont le sens religieux a pu être perdu ou ignoré. Dans les deux cas, il semble qu'à Lima, au moins dans l'entourage de Manuel Bautista Pérez, les femmes ne jouent pas le rôle primordial qu'elles assument à la même époque dans la communauté crypto-juive de Mexico[30]. L'absence de la femme rend inopérante l'idée d'une religion domestique dont elle serait la clé de voûte, dans la mesure où la structure familiale complète n'a pas encore sa place dans la communauté portugaise de Lima.

Notre propos n'est pas d'analyser dans le détail tous les rites observés par les crypto-juifs de Lima. Leur pratique limitée n'est qu'un pâle reflet de la tradition, dans la mesure où ils n'ont pas accès aux textes du judaïsme, et ignorent, ou évitent, les rites liés aux différentes étapes de la vie, comme la circoncision. Cependant leur attachement aux quelques pratiques qu'ils connaissent et l'importance attribuée à la profession de foi démontrent une véritable volonté de perpétuer la tradition ancestrale. Pour Anita Novinsky, les nouveaux chrétiens judaïsants s'identifient aux Juifs, sans une véritable pratique religieuse. Ils défendent la religion des ancêtres, mais leur judaïsme ne s'exprime pas en termes religieux. Méfiants vis-à-vis du catholicisme, professant un culte sans substance, ils évoluent dans leur vision du monde vers des conceptions rationalistes et sceptiques, antichambre de toutes les dissidences[31].

Le crypto-judaïsme que reflète le texte de ce procès navigue entre une conviction religieuse mal définie dans ses fondements, le sentiment de ne pas partager entièrement les valeurs de la société dominante et le désir de

---

28 C. Roth, *op. cit.*, p. 140. S. Alberro, *op. cit.*

29 PROCÈS, f. 64.

30 Seulement deux femmes d'une même famille paraissent à l'autodafé du 23 janvier 1639, sur un total de soixante-deux condamnations, et une troisième meurt sous la torture.

31 Anita Novinsky, Conférences sur le rôle des Juifs dans la colonisation du Brésil, E.H.E.S.S., janvier 1992.

s'y fondre. La religion clandestine devient paradoxalement un moyen d'intégration, puisqu'elle permet de bénéficier de solidarités au sein de la communauté des Portugais.

« Il suffit que nous soyons tous un pour que nous nous aidions les uns les autres »[32]. Tel est selon des témoins l'argument majeur de ralliement au judaïsme pour Manuel Bautista Pérez. Véritables judaïsants ou nouveaux chrétiens indécis, les Portugais de Lima sont héritiers d'une tradition de solidarité qui régit les rapports entre les membres de toute communauté déracinée, et en particulier la communauté juive. « Tous les Israélites sont responsables l'un pour l'autre », enseigne le *Talmud* dans le traité Shevuot 39a. Les membres de la communauté ont à ce titre un devoir de solidarité vis-à-vis de leurs coreligionnaires. L'argument invoqué par Pérez, selon un témoin à charge, pour le convaincre de trouver un acheteur pour ses esclaves est qu'ils partagent « une même loi, et sont tous les deux Juifs »[33]. A l'argument religieux, selon lequel Dieu couvre de bienfaits les Juifs, fait pendant une solidarité sans bornes, seul moyen de réaliser cette idée.

Par conséquent, la religion clandestine et les affaires commerciales se trouvent étroitement mêlées. Les témoins qui évoquent leurs conversations sur la loi de Moïse avec Manuel Bautista Pérez allaient en général chez lui pour mener à bien des transactions ou solliciter des prêts. Pérez aurait dit à un des témoins qu'il était poursuivi par beaucoup de Portugais qui lui demandaient aumône ou aide et s'exclamait du nombre de gens qui arrivaient à Lima[34].

Majoritairement célibataires et récemment arrivés au Pérou, les Portugais étaient accueillis par des compatriotes dans leur foyer. Parmi les témoins à charge de Manuel Bautista Pérez on repère plusieurs groupes de personnes habitant dans la même maison. L'accusé, quant à lui, domicilié près du couvent des dominicains depuis une dizaine d'années, habitait avec sa femme, ses cinq enfants, et accueillait chez lui cinq adultes apparentés à sa femme ou à lui-même[35]. Les hommes de la maison travaillaient ensemble : son beau-frère était associé aux affaires, le frère de celui-ci faisait des voyages et un autre beau-frère s'occupait de sa propriété foncière.

Les Portugais cités comme témoins à charge participent d'un même monde restreint et se dénoncent les uns les autres dans leurs témoignages. Cette portion minime de la communauté est néanmoins significative des rapports qui la régissent. Tous se définissent dans la marginalité du

---

32 PROCÈS, f. 136.

33 Enrique Núñez de Espinosa. PROCÈS, f. 40.

34 Antonio de Acuña. PROCÈS, f. 32.

35 Son associé Sebastián Duarte, marié à Isabel, une soeur de sa femme ; Luis de Vega, le mari d'une de ses soeurs restée à Séville ; un frère de Duarte, arrivé en février 1635 et García Váez Henríquez, le frère de sa femme.

groupe de Portugais nouveaux chrétiens au regard du reste de la société. Origine, activités, solidarités, autant de facteurs de cohésion de la communauté. Mais il serait faux de voir dans ce groupe d'individus l'exemple d'une division sociale par communautés d'origine harmonieusement organisée, sans tenir compte de sa hiérarchisation sociale interne, génératrice de tensions.

Hiérarchisation interne et rupture de la solidarité

La communauté des Portugais de Lima semble avoir vécu dans une relative stabilité, au moins jusqu'à la « Grande Complicité ». L'événement inquisitorial sert de révélateur aux dissensions internes, aux différences de comportement, qui ont fait évoluer les rapports au point de rompre l'équilibre. Il fonctionnait jusque là dans l'accueil du nouveau venu semblable à soi, l'entraide, le partage du foyer et une commune profession de foi. Mais tous ne jouissaient pas d'un même niveau de vie ou du même statut dans la communauté. Les rapports de solidarité n'avaient de raison d'être que pour réguler des inégalités préexistantes. Au nécessiteux répond favorablement le bienfaiteur fortuné, qui garantit par là sa propre sécurité économique.

L'inventaire des sommes confisquées aux commerçants portugais lors de la vague d'arrestations fait état d'inégalités économiques importantes au sein de la communauté. Les comptes du Saint-Office, étudiés par René Millar Corbacho[36], sur la base de documents des archives de Lima et de Santiago du Chili, évoquent les sommes effectivement confisquées lors des arrestations et les règlements ultérieurs des dettes des condamnés. La valeur des biens confisqués à Pérez et à son beau-frère était dans un premier temps de 462.615 *pesos de a ocho reales*. Une fois les paiements nécessaires effectués, la somme se réduisit à 212.869 *pesos*. Sur une somme globale de près d'un million trois cent mille *pesos*, les inquisiteurs ne recueillirent finalement que 401.124 pesos, soit deux fois le solde positif des biens de Pérez et de son associé. Dans une étude fondée sur les documents économiques inquisitoriaux de Lima, G. de Reparaz calcule que le solde de la fortune des deux hommes atteignait près de 960.000 *pesos*, sans compter la vente de l'hacienda de Pérez[37]. Cela rectifie considérablement à la hausse les calculs de R. Millar Corbacho. G. de Reparaz compare son calcul à la somme des importations annuelles d'argent et d'or recueillie par la couronne espagnole entre 1631 et 1640, 5.230.000 *pesos de a ocho reales*, et conclut que la fortune de Pérez s'élevait à quinze pour cent du trésor d'argent et or de la décennie.

---

36 R. Millar Corbacho, *op. cit.*, p. 40.

37 G. de Reparaz, *op. cit.*, p. 27.

Pérez était considérablement plus riche que ses compatriotes de Lima. La moitié des sommes récupérées par le Saint-Office venait de chez lui, sur un total de quarante personnes ou d'associations. Et la fortune d'une grande partie des condamnés (vingt-cinq) ne dépassait pas 5.000 pesos par individu. Ces calculs sommaires montrent l'inégalité de richesse qui régnait au sein de la communauté. Au-delà de la solidarité, le groupe était structuré par de forts rapports de dépendance entre les personnes. Outre ses activités commerciales, Manuel Bautista Pérez faisait office de prêteur, et nombreux sont ses débiteurs parmi les témoins à charge, qu'il considère comme ses ennemis, sans compter ceux à qui il a refusé des prêts[38].

Ce fossé économique et son attitude contraire à la solidarité traditionnelle expliquent que les membres de la communauté l'aient accablé dans leurs témoignages, précipitant sa chute. La cohésion du groupe ne tient plus face au danger inquisitorial, qui met à jour les déséquilibres latents et les rivalités. Néanmoins la démesure des inégalités est un facteur nécessaire mais non suffisant de la rupture des solidarités au sein du groupe.

La position économique et sociale du « Grand Capitaine »[39] se trouvait au centre d'un paradoxe insoluble, entre exclusion et intégration, qui contribue peut-être à expliquer son attitude négative face à l'Inquisition, équivalente à un suicide.

3. Le parcours de Manuel Bautista Pérez, ou le paradoxe de l'intégration

Il serait faux d'affirmer que la communauté des Portugais de Lima se trouvait hors de la société péruvienne. Son caractère marginal se mesure en fonction du groupe dans sa globalité et non des individus. Au contraire, dans ses rapports avec la société, chacun s'efforce d'atténuer ce qui le distingue et ne le revendique qu'au sein du groupe. A ce titre, les choix et les attitudes sociales des individus dessinent une évolution vers une totale intégration.

Vieux, nouveaux chrétiens, ou péninsulaires expatriés ?

Le problème de la place des nouveaux chrétiens dans la société espagnole et hispano-américaine ne se résout pas dans le simple dualisme d'une vie publique conforme à la norme, opposée à une identité soi-disant authentique, cultivée dans la clandestinité. Dans une société où le

---

38 PROCÈS, f. 41.

39 C'est ainsi qu'on l'appelait, selon certains témoins à charge.

regard de l'autre sur l'apparence et les actes fait la valeur symbolique d'un individu, construit son honneur et sa position sociale, on ne peut considérer la vie publique comme un simple moyen de tromper l'adversaire, ou une simple facette d'un double langage. Malgré quelques indices d'une telle attitude chez Manuel Bautista Pérez[40], il semble fondé de tenir compte surtout des signes qu'il s'efforçait de donner à la société.

A ce titre, la perception par les vieux chrétiens de la population portugaise de Lima sert à mesurer son degré d'intégration. Il ne transparaît de leurs témoignages aucune hostilité ouverte, fondée sur les idées discriminatoires de pureté du sang. En mai 1627, on découvre dans un coin de la Plaza Mayor de Lima une affiche non signée, où on dénonce Manuel Bautista Pérez et trois autres riches Portugais, qualifiés de savants en matière de judaïsme. Un franciscain qui passait par là arracha le papier. Convoqué plus tard par les inquisiteurs, il déclara ne pas prêter foi à des racontars, sans doute mis là par des ennemis des personnes citées.

Jouissant d'une réputation de chrétien irréprochable, Manuel Bautista Pérez était au-dessus de tout soupçon. Cette reconnaissance publique répond à une attitude sociale en tous points semblable à celle des autres immigrants de la péninsule. Si Manuel Bautista Pérez se distingue par une réussite exceptionnelle, sa soif de considération et toute son histoire le placent sous le signe d'une assimilation inconsciente, et non seulement d'un désir d'intégration.

Soucieux de faire disparaître la macule d'un sang impur, il mène une vie honorable et de bon chrétien ; tel est le souvenir qui reste des témoignages des nombreux jésuites qui affirment devant l'Inquisition son empressement de chrétien. Manuel Bautista Pérez ne sacrifie nullement à cet impératif qui forge une réputation. Il participe activement à toutes les manifestations de la vie religieuse de Lima. C'est une figure importante de la Congrégation mariale de la O, dirigée par la Compagnie de Jésus, et à laquelle participe l'élite de la capitale du vice-royaume. On le voit se confesser plus que nécessaire (tous les mois), aller au prêche, faire des aumônes, prêter des bijoux pour décorer le saint de sa congrégation mariale, assister les malades des hôpitaux dans le cadre de ses activités de confrère. Pendant sa détention, il réussit à se procurer un cilice et des « disciplines », autant d'instruments caractéristiques d'une pratique religieuse exacerbée.

Sa sédentarisation est un autre indice de poids de sa volonté d'intégration dans la société coloniale. Il rompt avec la tradition du voyage en choisissant de faire sa vie définitivement au Pérou avec une femme et cinq enfants[41]. Tributaire de la construction de sa fortune, le

---

[40] Un témoin raconte qu'il s'était une fois moqué du sacrement de la confession (PROCÈS, f. 81), et un autre qu'il avait refuté un miracle par une explication rationnelle de l'événement relaté (PROCÈS, f. 30).

[41] En 1635, ses enfants ont entre douze mois et six ans. PROCÈS, f. 248. Simón Váez Henríquez donne de leurs nouvelles dans une lettre envoyée au prisonnier. "Justa (4 ans

processus de sédentarisation prend des formes diverses et en apparence contradictoires. En 1627, après huit ans passés à Lima, et une fois sa situation économique stabilisée, il fait venir de Séville une lointaine cousine, Guiomar Henríquez, avec laquelle il se marie. Son associé, Sebastián Duarte, épouse à cette occasion la soeur de Guiomar. L'endogamie que révèlent ces alliances laisse croire à une volonté, commune aux nouveaux chrétiens du Mexique, de préserver son identité « religieuse ». Mais le mariage, synonyme de la fondation d'une famille[42], est un signe de volonté de permanence. La crainte de devoir un jour fuir les foudres de l'Inquisition ne semble pas inquiéter les deux associés. Par conséquent on peut mettre sur le même plan sa participation aux formes de sociabilité en vigueur, comme l'appartenance à des confréries et l'affiliation à un hôpital. Il n'est pas crédible que cette attitude relève uniquement d'une volonté d'être comme les autres par seul souci de passer inaperçu. D'autant plus que Manuel Bautista Pérez est un homme en vue sur la place de Lima. Certes, il désire faire oublier ses origines dans des contrées lointaines, comme tous les nouveaux chrétiens. Mais il mène à bien le projet de n'importe quel immigrant de la péninsule : devenir quelqu'un.

Fils de rien (ce n'est pas un hidalgo), Manuel Bautista Pérez vit dans la hantise de l'honneur, dont la base est la terre dans la civilisation hispanique. A ce titre, il reproduit le schéma type du marchand fortuné, qui désire s'extraire d'une condition mal vue, pour atteindre le rang supérieur de propriétaire terrien. L'achat de terres, près de Lima, est le signe supplémentaire d'une sédentarisation durable, mais aussi de l'acquisition d'un statut qui place le marchand au même plan que les descendants des *conquistadores*, que les héritiers des *encomenderos*. Au moment de son arrestation Pérez cumule une activité de négociant avec celle de propriétaire terrien, ce qui augure d'une certaine évolution de son statut.

Il est difficile de savoir si les autres Portugais concernés par la « Grande Complicité » visaient ce type d'assimilation. Manuel Bautista Pérez fait partie de l'élite fortunée de Lima. Il est, à ce titre, dans une situation ambiguë vis-à-vis de la communauté. Il s'en détache, par la pratique ostentatoire du catholicisme, car elle gêne son ascension sociale, mais la préserve en tant qu'instrument de sa réussite économique, puisqu'il bénéficie des solidarités qui y règnent. C'est sans doute ce qui explique la rupture des solidarités et la faillite de son projet.

Logiquement, la richesse devait permettre une meilleure intégration dans la société péruvienne pour une catégorie d'individus dépourvus de titre de noblesse et d'honneur héréditaire. Elle devait contribuer à

---

et demi) et Pancho (six ans), se plaignent en permanence de votre absence. Antonio (deux ans et demi) dit les quatre prières, et prie tous les jours devant Notre Dame... Don Jaime fait l'éducation de Pancho avec grand soin, il sait très bien lire et commence déjà à écrire". PROCÈS, folio volant. Les enfants sont instruits, dès leur plus jeune âge, de l'essentiel de la pratique religieuse enfantine, c'est-à-dire la prière.

42 Cinq enfants naissent de ce mariage.

gommer en apparence les signes distinctifs entre les individus (nationalité et origine religieuse). En même temps, l'acquisition de la fortune, qui reposait sur les rapports communautaires de solidarité et de dépendance mutuelle, avait pour condition cette même marginalité que Manuel Bautista Pérez tendait à effacer. C'est paradoxalement sous le signe de l'intégration que s'effectue la rupture définitive des nouveaux chrétiens portugais avec la société dominante, et de Manuel Bautista Pérez avec son projet d'intégration.

C'est sans doute cette prise de conscience, dans les geôles de l'Inquisition de Lima, qui motive son choix de persister dans la négative face aux accusations du Saint-Office, et malgré le flot de témoignages à charge. Près d'un an après son arrestation, le lendemain de la lecture d'une vingtaine de témoignages l'accablant, il tente, sans succès, de se suicider dans sa cellule[43]. Soumis par la suite à plusieurs séances de torture, il persiste à clamer son innocence et répond qu'il « Ha dicho la verdad y quiere morir y da por testigo a Cristo su salvador de que es falso todo lo que se a leido ». Son attitude négative exprime en dernière instance une volonté de suicide, puisqu'il savait très bien qu'en avouant il pouvait prétendre à la réconciliation et sauver au moins sa vie. Cependant, cette solution ne lui aurait pas rendu ses biens, confisqués dans tous les cas de figure, et encore moins son honneur. Du point de vue de son projet de vie et d'intégration dans la société coloniale, et vis-à-vis de lui même, son attitude demeure cohérente. En clamant son innocence et en revendiquant jusqu'au bout son appartenance au catholicisme, il continue en quelque sorte à appliquer les règles du jeu de l'honneur qu'il avait jusque là adoptées. Se dédire eût signifié non seulement nier sa volonté d'intégration, mais donner en dernière instance raison à l'institution inquisitoriale. Le choix de la mort, décidée par l'Inquisition, peut être interprété comme un acte de révolte, mais aussi comme une tentative de démontrer la vanité de toute action visant à contrôler et à modeler une société qui se construit, certes sur la base de modèles péninsulaires, mais selon des modalités qui lui sont propres. Il n'est pas anodin que le processus d'intégration qu'avait permis la société coloniale soit finalement détruit par une institution importée de la péninsule. Il ne s'agit pas ici d'opposer de manière radicale une Espagne campée sur ses principes d'exclusion à la société urbaine péruvienne en formation. Le destin de Manuel Bautista Pérez montre que cette société, pétrie elle-même de contradictions, n'échappe pas aux impératifs politiques de la couronne espagnole qui, un an après l'autodafé de Lima, se trouva face à une « Grande Complicité » d'une bien plus ample envergure, aboutissant à la séparation d'avec la couronne du Portugal à laquelle elle était unie depuis soixante-dix ans.

---

[43] PROCÈS, f. 204.

Conclusion

> *Son corps est dispersé, éparpillé comme autant de gouttelettes d'huile sur les eaux profondes des autres civilisations, et jamais confondues, ce qui s'appelle confondues, avec elles, cependant toujours dépendantes de celles-ci.*
>
> Fernand Braudel, *La Méditerranée et le monde méditerranéen.*

Telle est pour Fernand Braudel l'image du destin des Juifs. Nouveaux chrétiens, judaïsants, sincères catholiques ou sceptiques, les Portugais de Lima participent de cette destinée sur des eaux nouvelles et troubles, qui diffèrent de celles de la Méditerranée. Aux Indes, leur marginalité ne pèse pas lourd au regard des distinctions et des inégalités fondées sur l'origine ethnique des individus. Elle est au contraire estompée par leur position dominante dans la société coloniale, puisqu'ils n'en sont pas les premiers exclus mais font partie de l'élite.

Les fines gouttelettes d'huile deviennent presque imperceptibles dans la société coloniale en formation. Mais elles refont surface et redeviennent visibles, au point d'être éliminées. L'exclusion de la communauté portugaise de Lima est d'abord tributaire de la rupture des solidarités communautaires, dans une évolution vers l'intégration complète des individus à la société dominante, alors que le ciment spirituel de ces solidarités perd de sa substance. L'élimination de ce groupe d'individus ne tient pas à des raisons religieuses ou identitaires en premier lieu, mais à des facteurs politiques, sociaux et économiques.

Les marchands portugais de Lima, riches ou non, jouissent d'un pouvoir économique qui tend à échapper aux instances institutionnelles, aussi bien en termes de décision que de profit. Leur concours à la vie économique et au commerce international et régional, souvent sans la métropole, augure d'une indépendance économique possible des territoires américains, que le pouvoir ne cesse de contrecarrer par des interdictions et des règles limitatives (comme l'arrêt officiel du trafic entre le Mexique et le Pérou). A ce titre, les protagonistes de la « Grande Complicité » représentent un îlot de dissidence dans un système normalisateur et interventionniste. Leur cas n'est qu'aggravé par le soupçon et le prétexte du judaïsme.

Cependant, leur pouvoir économique ne suffit pas à expliquer leur élimination. Dans le personnage de Manuel Bautista Pérez se dessine l'ombre d'une dissidence d'un autre genre. Sa résistance farouche aux inquisiteurs, quelles que soient ses véritables convictions religieuses, est un signe d'opposition à l'institution inquisitoriale, dépendante d'instances politiques et religieuses péninsulaires. On ne peut s'empêcher de considérer cette fraction de la société, si bien installée dans des repères sociaux, ethniques et urbains différents de ceux des lendemains de la

conquête et des métropoles, comme un des éléments actifs d'une société en formation.

Le procès de foi offre un avant-goût prometteur d'une histoire sociale de l'Amérique coloniale encore en chantier. Il présente des perspectives qui ne se limitent pas au débat sur le crypto-judaïsme et au cas particulier de quelques marchands, dont la vie brisée a, certes, le charme de satisfaire notre curiosité.

RÉSUMÉ- Dans une communauté crypto-judaïque, celle de Lima au XVIIe siècle, en voie d'intégration mais pratiquant une forme appauvrie de la loi de Moïse, la personnalité éminente de Manuel Bautista Pérez présentait à la fois les signes d'une grande réussite et ceux d'une extrême vulnérabilité. Judaïsant du côté d'une solidarité de groupe qui se traduisait en puissance commerciale, assimilé aux pratiques et valeurs dominantes du côté d'une ascension personnelle réussie, il restait exposé aux effets des tensions traversant le groupe des Portugais nouveaux chrétiens. Dans ce qui apparaît comme choix du suicide face à l'institution péninsulaire par excellence, on entrevoit les premiers signes d'une identité américaine déjà en quête d'autonomie face aux normes de la métropole.

RESUMEN- En una comunidad criptojudaica, la de Lima en el XVII, en vías de integración pero fiel a una forma empobrecida de la ley de Moisés, la figura eminente de Manuel Bautista Pérez presentaba a la vez las señales de un éxito personal y las de una vulnerabilidad extrema. Judaizante del lado de una solidaridad que se convertía en poder comercial, asimilado a las prácticas y a los valores dominantes del lado de un ascenso personal ya conseguido, seguía expuesto a los efectos de las tensiones que atravesaban el grupo de los portugueses cristianos nuevos. En lo que aparece como la elección del suicidio, frente a la institución peninsular por antonomasia, se vislumbran los anuncios de una identidad americana que ya iba camino de su autonomía frente a las normas de la metrópoli.

ABSTRACT- In the crypto-Jewish community of 17th century Lima, in the process of being integrated but culturally and religiously impoverished, the outstanding personality of Manuel Bautista Pérez showed signs of both great success and great vulnerability. He was Jewish on one side, as community solidarity turned into trade power, and was part of the dominating values and mores that tended towards a strong social rise; at the same time, he suffered from the tensions within the newly Christianized Portuguese group. The choice of suicide when faced with the archetypal peninsular institution, outlines the first features of an American identity already trying to find some independence, away from the norms set by the colonizing power.

MOTS-CLÉS: Lima, XVIIe siècle, judaïsme, Inquisition, identité.

Resumen

RESUMEN- En una comunidad criptojudaica, la de Lima en el XVII, en vías de integración pero fiel a una forma empobrecida de la ley de Moisés, la figura eminente de Manuel Bautista Pérez presentaba a la vez las señales de un éxito personal y las de una vulnerabilidad extrema. Judaizante del lado de una solidaridad que se convertía en poder comercial, asimilado a las prácticas y a los valores dominantes del lado de un ascenso personal ya conseguido, seguía expuesto a los efectos de las tensiones que atravesaban el grupo de los portugueses cristianos nuevos. En lo que aparece como la elección del suicidio, frente a la institución peninsular por antonomasia, se vislumbran los anuncios de una identidad americana que ya iba camino de su autonomía frente a las normas de la metrópoli.

Résumé

RÉSUMÉ- Dans une communauté crypto-judaïque, celle de Lima au XVIIe siècle, en voie d'intégration mais pratiquant une forme appauvrie de la loi de Moïse, la personnalité eminente de Manuel Bautista Pérez présentait à la fois les signes d'une grande réussite et ceux d'une extrême vulnérabilité. Judaïsant du côté d'une solidarité de groupe qui se traduisait en puissance commerciale, assimilé aux pratiques et valeurs dominantes du côté d'une ascension personnelle réussie, il restait exposé aux effets des tensions traversant le groupe des Portugais nouveaux chrétiens. Dans ce qui apparaît comme choix du suicide face à l'institution péninsulaire par excellence, on entrevoit les premiers signes d'une identité américaine déjà en quête d'autonomie face aux normes de la métropole.

Abstract

ABSTRACT- In the crypto-Jewish community of 17th century Lima, in the process of being integrated but culturally and religiously impoverished, the outstanding personality of Manuel Bautista Pérez showed signs of both great success and great vulnerability. He was Jewish on one side, as community solidarity turned into trade power, and was part of the dominating values and mores that tended towards a strong social rise ; at the same time, he suffered from the tensions within the newly Christianized Portuguese group. The choice of suicide when faced with the archetypal peninsular institution, outlines the first features of an American identity already trying to find some independence, away from the norms set by the colonizing power.

BY: $ = creative commons